

# LIRE PLUME A LA MAIN

## Ouvrages annotés de la Bibliothèque patrimoniale du Centre Culturel Irlandais

### INTRODUCTION

**D**epuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les lecteurs ont appris à ne pas écrire sur les livres. Le développement des bibliothèques publiques, l'usage de transmettre les manuels scolaires d'un élève à l'autre et les pratiques de la bibliophilie les en ont progressivement déshabitués. Lire plume à la main était en revanche un geste familier aux lecteurs d'Ancien Régime. La Bibliothèque patrimoniale du Centre Culturel Irlandais, qui possède plus d'une centaine de volumes annotés, en illustre bien la richesse. Si certains lecteurs se contentent d'apposer leur signature ou de compléter la page de titre, d'autres envahissent les marges des volumes de leurs annotations – ce qu'on appelle, au sens strict, les *marginalia*.

**L**e regard des historiens sur la note manuscrite a sensiblement évolué depuis un demi-siècle. Dès les années 1970, les *marginalia* des lecteurs célèbres (Voltaire, Jonathan Swift, Samuel T. Coleridge, Charles Darwin ou Stendhal) ont fait l'objet d'éditions critiques : les notes documentaient leurs sources d'inspiration, leur manière de travailler. Aujourd'hui, l'attention se focalise sur les annotations de lecteurs plus modestes. Elles apparaissent comme un moyen de mieux comprendre les processus matériels et intellectuels à l'oeuvre dans la transmission et dans l'appropriation des textes. Utilisées pour se repérer dans le volume, faciliter la mémorisation, apprivoiser un texte difficile, se révolter contre des thèses jugées dangereuses ou répondre à un auteur aimé, les notes manuscrites dévoilent une partie des stratégies du lecteur dans sa rencontre avec le livre.

**R**ien n'est pourtant simple. Au-delà des problèmes concrets de datation et d'attribution des écritures, la diversité des cas individuels semble défier toute tentative de synthèse. Est-il vraiment possible de fonder une histoire de la lecture sur des traces aussi minces ? Sans doute, car la prise de notes est loin d'être entièrement propre à l'individu. C'est avant tout une pratique sociale qui s'inscrit dans une plus vaste culture de l'écrit, celle de ses formes et de ses usages. A chaque époque, cette « culture graphique » est transmise par le système éducatif, déclinée dans les inscriptions urbaines ou la typographie ; les traditions familiales, les milieux sociaux et les sensibilités religieuses la nuancent ; l'individu la resaisit dans ses propres écritures. C'est dans ce dialogue entre des modèles culturels partagés et l'expérience unique de la lecture que l'on peut interpréter le geste de l'annotation et les formes qu'elle prend.

Lire plume à la main

# LIRE PLUME A LA MAIN



## Ouvrages annotés de la Bibliothèque patrimoniale du Centre Culturel Irlandais

*L*a centaine de volumes annotés conservés dans la Bibliothèque patrimoniale du Centre Culturel Irlandais couvrent toute la période du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec une surreprésentation du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils illustrent les pratiques d'une élite intellectuelle frottée aux traités de théologie, de controverse religieuse, de droit et d'histoire.

*L'*étude des annotations met d'abord en évidence les fonctions assignées aux différents espaces du livre : les pages de garde en début et en fin de volume, la page de titre, les marges qui encadrent le texte, l'espace laissé entre les lignes n'accueillent pas les mêmes types d'écritures. Des « communautés de lecteurs » se dégagent ensuite dans la manière d'utiliser ces espaces : lecteurs scolaires, aux annotations joueuses et pratiques ; lecteurs savants, qui transforment l'ouvrage en instrument de travail ; lecteurs partisans, qui croisent le fer avec l'auteur dans les marges du livre. Autant de catégories qui ne sont pas figées, car l'on peut être un lecteur « scolaire » bien au-delà du temps de ses études. Les *marginalia* invitent également à s'interroger sur la façon dont la personnalité du lecteur peut se construire et s'exprimer dans un espace aussi contraint. Les annotations témoignent enfin d'un imaginaire de l'auteur auquel le lecteur se réfère tacitement lorsqu'il prend la plume pour se confronter au texte et donner lui-même à lire. Histoire de la lecture, histoire de la vie privée, histoire de l'auteur, sont les trois champs que l'exposition se propose d'éclairer.

» Responsable scientifique : Emmanuelle Chapron  
Maître de conférences en histoire moderne à l'université de Provence  
Boursière du Centre Culturel Irlandais, 2009-2010.



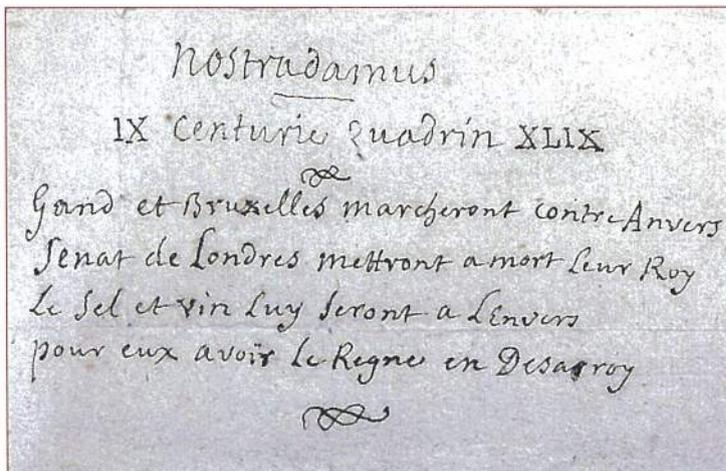
Lire plume à la main

## Espaces liminaires, écritures ordinaires

VITRINE 1

**P**ar ses notes, le lecteur façonne « un livre à soi » qu'il charge de sa mémoire, de son travail et de ses affects.

Les espaces vierges en tête de livre sont particulièrement riches en annotations. On y trouve à la fois celles qui marquent l'appropriation du livre (indications de provenance, signes d'appartenance); celles qui préparent la lecture et en conservent les fruits; celles, enfin, qui utilisent les espaces libres comme un réservoir de mémoire ou un terrain de jeu. Même lorsque l'annotation semble étrangère au texte, la rencontre entre deux écritures n'est jamais sans effet. Accueillant le lecteur en tête de l'ouvrage, la note manuscrite en oriente d'une certaine façon les lectures à venir (illustration 1).



» Illustration 1

Cette prophétie de Nostradamus (1503-1566) est réputée annoncer l'exécution de Charles 1<sup>er</sup> d'Angleterre (1649). Pourquoi a-t-elle été placée en tête d'un volume des Conclusions de la faculté de Paris (1717) traitant de la fidélité des sujets à leur roi, de la sécurité des souverains et de la tranquillité de l'Etat ? Le rapprochement jette en tout cas un sérieux doute sur l'efficacité des garanties institutionnelles.

En dehors du moment de la lecture et sans même la présupposer, le livre d'Ancien Régime se prête ainsi à des usages pluriels. Parce que le papier est une denrée chère et que la structure reliée assure au livre une relative longévité, on y a souvent rassemblé des informations et des réflexions de tout genre, familiales, spirituelles, économiques ou savantes. La mémoire familiale est souvent associée aux Bibles qui se transmettent d'une génération à l'autre, mais on peut en trouver des traces dans d'autres types d'ouvrages (livre 1).

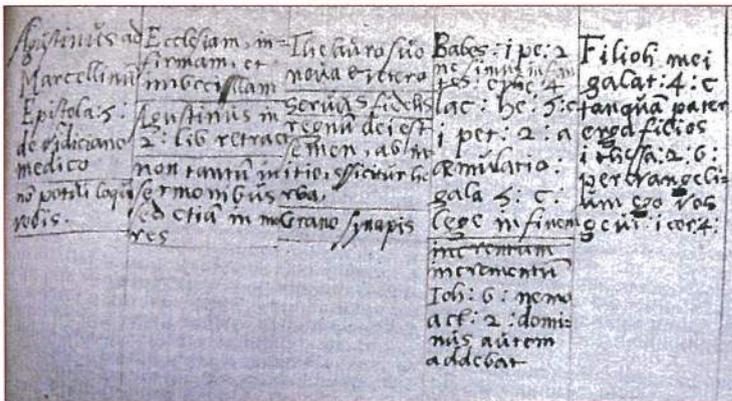
Plus prosaïquement, la page de garde peut servir de pense-bête pour conserver une information prise à la volée : mémoire de blanchisserie, liste de livres prêtés, brouillons de lettres ou de sermons, extraits d'autres ouvrages (livre 2). Certaines de ces écritures périphériques se révèlent plus étroitement liées au moment de la lecture : elles témoignent de l'état d'esprit du lecteur au moment où il commence sa lecture ou en résument le jugement (livre 3).

## Lectures savantes

VITRINE 2

**S**i la pratique d'écrire en marge du texte lu est ancienne, elle est plus précisément théorisée au début de l'époque moderne.

Les traités sur l'« art d'étudier » conseillent alors au lecteur de porter ses remarques sur le texte au fil de sa lecture. Ces notes doivent lui permettre de soutenir son attention, d'aider la mémoire et de faciliter l'exploitation ultérieure de l'ouvrage. L'intervention la plus fréquente est un simple balisage fait de soulignements, de croix, de flèches ou d'index pointés qu'on appelle manicules. L'usage de ces « notes muettes » est un point discuté des méthodes de lecture, car si les auteurs antiques en ont légitimé l'emploi, certaines pratiques comme le coup d'ongle ou la page cornée apparaissent manifestement indignes d'un bon lecteur. Au minimum doit-il s'astreindre à planter dans la marge quelques mots permettant de suivre le mouvement du texte. A l'inverse, certains lecteurs prolixes ont fait insérer des feuillets vierges entre les pages imprimées de leurs ouvrages pour augmenter leur espace d'intervention (illustration 2).



» Illustration 2

Sur un feuillet inséré dans un Nouveau Testament de 1538, le lecteur a rassemblé cinq colonnes de citations bibliques renvoyant à la figure de l'enfant, du lait, de la semence ou de l'élection. Ce tableau illustre la pratique savante des recueils de « lieux communs ». Il matérialise également un principe essentiel des études bibliques, celui de l'autoexplication des écritures saintes, les textes s'éclairant mutuellement par des renvois en cascade.

Au-delà des techniques partagées par le monde savant, certains lettrés mettent en œuvre un répertoire très personnel de manières d'annoter, reflet d'une lecture à plusieurs entrées. Leurs marges se transforment en une véritable table de travail où le texte imprimé s'amende et s'enrichit (livre 4). Dans la même Bible de 1538, le lecteur a reporté le numéro des chapitres en tête de colonne pour pouvoir circuler plus aisément dans l'ouvrage (livre 5). Il relève les formes de discours présentes dans l'évangile de Matthieu en utilisant un système de symboles dont il place le « mode d'emploi » en tête de l'ouvrage. Les marques semi-circulaires (C) renvoient aux mots propres de l'évangéliste, les marques circulaires (O) aux paroles qu'il rapporte. Les premiers mots des interventions verbales sont soulignés, ce qui renforce visuellement l'alternance des modes de discours. Des numéros glissés dans la marge renvoient aux commentaires portés en regard du texte.

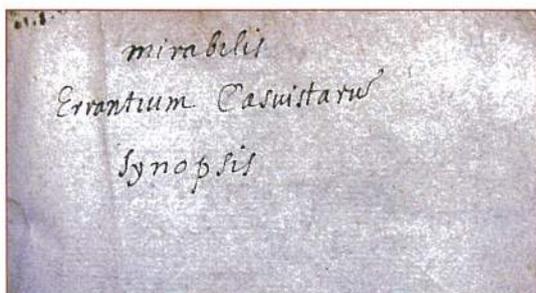


## Lectures artisanes

VITRINE 4

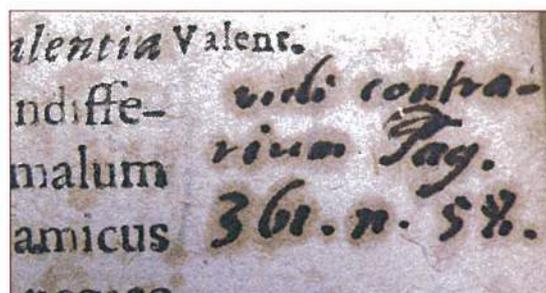
**T**out en perpétuant des traditions pédagogiques et intellectuelles, les *marginalia* constituent des espaces de liberté où s'expriment les réactions d'humeur et le sens critique du lecteur.

L'expression de cette critique n'est pas uniforme tout au long de la période. Elle obéit aux codes graphiques de son époque, même si c'est pour s'en jouer. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le développement de la presse périodique et le rôle joué par les pamphlets dans les conflits politiques et religieux offrent aux lecteurs de nouveaux modèles d'expression. De nombreuses annotations sont portées sur les ouvrages relatifs aux polémiques jésuitiques et jansénistes françaises, ainsi que sur les opuscules politiques et religieux venus d'Angleterre. Elles mettent en lumière la manière dont le lecteur coule sa critique dans des formes typographiques familières – titres, devises, index – en les détournant de leur sens (livre 8 ; illustrations 5 et 6).



» Illustration 5

Des lecteurs ont utilisé ces formes typographiques pour dénoncer la morale flexible des confesseurs jésuites. Le célèbre traité de théologie morale du jésuite Escobar y Mendoza (1656) est muni d'un faux-titre qui résume un jugement sans appel : « *mirabilis errantium casuistarum synopsis* » (Admirable inventaire des casuistes fourvoyés).



» Illustration 6

Sur le même livre, d'autres ont relevé les contradictions du jésuite sous la forme de renvois marginaux imitant les *marginalia* imprimés. Quand l'auteur, à la question « Est-ce pécher que de louer sa maison à un couple adultère ? », répond « non » à un endroit, « oui » un peu plus loin, les lecteurs épinglent la dissonance dans la marge. La note : « *vidi contrarium Pag. 361. n. 58* » (Voir le contraire pag. 361, n° 58) à son pendant page 361.

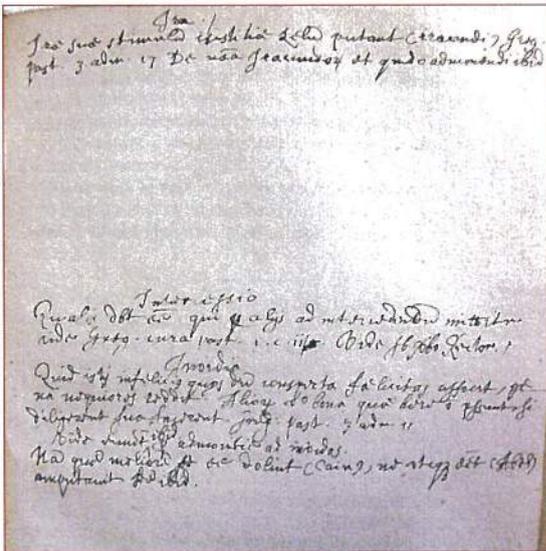
A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les marges se remplissent d'annotations au ton différent, plus personnel, plus librement critique à l'égard du texte. Un lecteur de la fin du siècle porte ainsi de virulentes annotations au *De Antiquitate Britannicae ecclesiae* de Matthew Parker (livre 9). S'adressant à son propre lecteur (« *optime lector* »), le scripteur lie ses notes à la lecture de l'ouvrage. Le lecteur est devenu le rival de l'auteur.

## D'un livre l'autre

VITRINE 5

**L**es annotations font du livre un exemplaire unique, soumis aux intérêts intellectuels et aux impératifs de travail de son utilisateur, manifestant « le pouvoir du lecteur sur l'écrit d'un autre » (Christian Jacob).

Elles l'intègrent en premier lieu dans une bibliothèque matérielle et mentale dont il porte la trace, qu'il s'agisse de renvois marginaux, de références bibliographiques ou de notes d'autres lectures conservées sur ses pages de garde (illustration 7).



» Illustration 7

Sur le *Thesaurus locorum communium* d'Henri Cullens, répertoire à destination des prédicateurs, le lecteur a complété le texte de trente-sept nouvelles rubriques, comme ici ira (colère), intercessio (intercession), invidia (envie). Ses annotations éclairent la composition de sa bibliothèque de travail, formée de la Bible, des Pères de l'Église et des auteurs de l'Antiquité. L'ouvrage le plus utilisé est le traité *De pastoralis cura* de saint Grégoire (146 occurrences !), consciencieusement lu et réparti entre les rubriques.

La lecture plie en second lieu le texte à une temporalité et à une logique qui lui sont propres. Les index dressés par les lecteurs pour leur usage personnel aident à comprendre ce cheminement. Ils projettent la carte de l'ouvrage tel que le lecteur en a fait l'expérience, des passages vite parcourus aux endroits jugés importants. Ils éclairent ce qu'il y cherchait – ou plus exactement, ce qu'il y a trouvé (livre 10).

Certains exemplaires annotés sont enfin spécifiquement utilisés pour la production d'un nouveau livre, comme les éditions classiques des humanistes ou les volumes corrigés par leurs auteurs en vue d'une nouvelle édition. Cet exemplaire de l'*Introduction à la vie dévote* de François de Sales a servi de support de travail à la nouvelle traduction publiée à Paris en 1648 par des « prêtres anglais du collège de Tournai » (livre 11). L'ouvrage illustre le rôle joué par les catholiques anglais en exil en France dans la diffusion de nombreux textes de dévotion. Par ce biais, l'oeuvre de François de Sales a exercé une influence considérable sur la littérature religieuse anglaise de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, bien au-delà des seuls milieux catholiques.

# LIRE PLUME A LA MAIN



## Ouvrages annotés de la Bibliothèque patrimoniale du Centre Culturel Irlandais

### CONCLUSION

---

**L**es historiens ont depuis longtemps souligné l'importance des pratiques de lecture et d'écriture dans la construction des identités individuelles et collectives. Dans quelle mesure l'écriture sur le livre peut-elle devenir une forme de l'expression de soi ? Comment l'individualité du lecteur peut-elle se construire et s'exprimer à travers un média aussi spatialement et formellement contraint que l'écriture dans les marges, et sur un objet que sa circulation prive souvent de tout caractère intime ?

**L**es premières traces de cette expression se trouvent dans les marques d'appropriation. Prendre la plume, même maladroitement, pour affirmer la propriété d'un ouvrage est déjà construire un « sien ». Au-delà du moment de l'appropriation, la multiplication des « signes de soi » (signatures, dates) participent à l'affirmation du sujet, même si la signature récurrente peut également être un exercice d'écriture, un moyen de tromper l'ennui ou un marque-page dans l'avancement de la lecture. George Berkeley ne porte ainsi pas moins de soixante signatures sur son *Gradus ad Parnassum*, sous une forme complète ou abrégée (GBerkeley, Geo Berkeley), en monogramme (GB, GB), jeux d'écriture (en grec, de la main gauche ou en colonne), à l'encre ou au crayon.

**L**a note marginale ne donne pas immédiatement accès à la vie intérieure du lecteur, dans sa spontanéité. Si le dialogue avec le texte peut alimenter la réflexion sur soi, le lecteur est toujours pris dans une structure qui lui impose de tenir compte d'un public implicite, d'un futur lecteur. Quand Joshua Berkeley confie ses premiers poèmes aux marges du *Gradus ad Parnassum*, l'ouvrage n'est nullement une bulle d'intimité où se construit un poète en herbe, mais une scène partagée sur laquelle se représente un jeune *ego*. Cette triade (auteur/lecteur-écrivain/futur lecteur) est encore plus manifeste dans les ouvrages savants, dans lesquels le lecteur peut se présenter explicitement comme un rival de l'auteur, s'adressant à un futur lecteur qu'il s'agit de convaincre.

**P**lus que les livres abondamment postillés, c'est l'annotation rare ou unique qui donne à réfléchir. « Et fit bien », note ainsi le lecteur de l'*Histoire universelle* de Bossuet, au récit de la vie de Don Pedro, roi du Portugal, qui bannit les avocats de son royaume. Seule note du volume, elle apparaît comme la réaction épidermique du lecteur que le texte touche à un point sensible. Sans doute la rencontre du texte avec l'expérience personnelle a-t-elle à ce moment été suffisamment forte pour pousser le lecteur à prendre la plume, manifestant cette fois « le pouvoir de l'écrit » sur la vie des lecteurs.



Lire plume à la main